Pratiques (en marge) de la critique des traductions

Muguraş CONSTANTINESCU

Université « Ştefan cel Mare », Suceava
Roumanie

Résumé : Équivalent de la critique littéraire dans l'histoire et la théorie de la traduction, la critique des traductions, proposée avec conviction par Antoine Berman comme discipline à part entière, n'a pas encore d'existence réelle dans la pratique des revues et magazines littéraires. La réflexion traductologique en donne quelques repères et illustrations, propose quelques pistes, mais ne va pas plus loin.
En échange, on trouve autour et en marge de cette discipline, pas encore vraiment constituée, une série de formes et pratiques d'analyse et d'évaluation du texte traduit, confronté à l'original et à d'autres versions, du genre « commentaire » et « chronique », qui prépare le terrain pour son développement. Par certaines « exégèses » et « études », qui sont, à l'origine, des thèses de doctorat, la critique des traductions est bien approfondie.
Dans le présent article, l'auteur se propose une analyse de quelques pratiques en marge de la critique des traductions dans l'espace roumain et francophone en milieu universitaire et littéraire, se donnant pour but d'éclairer ce phénomène important et (dé)valorisant pour la traduction et le traducteur.

Mots-clés : Critique littéraire, critique des traductions, analyse, évaluation, pratiques.

Abstract : Translation criticism, the equivalent of literary criticism in the history and theory of translation, though convincingly put forward by Antoine Berman as a discipline in its own right, has not yet acquired a real existence in the practice of literary journals or magazines. Reflections on translation have offered some landmarks, illustrations, even directions, but they have never got very far. In exchange, we can find all around and along the borderland of this not yet fully-fledged discipline, a series of forms and practices of analysis and evaluation of the translated text as contrasted to the original and the other versions, like *commentary* or *chronicle*, which pave the way for its development. By means of *exegeses* or *studies*, which have originally been doctoral theses, translation criticism is thoroughly taken into account. In the present article, the author aims at analyzing several practices on the fringes of translation criticism in the Romanian (French-speaking) literary and academic world, in order to enlighten this important and (de)valorizing phenomenon for both translation and the translator.

Keywords : literary criticism, translation criticism, analysis, evaluation, practices.

BDD-V5279 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

Équivalent de la critique littéraire dans l'histoire et la théorie de la traduction et vivant dans l'entourage de la première, la critique des traductions, proposée par Katharina Reiss (2002) en Allemagne dans les années 70 et par Antoine Berman (1995) en France vers les années 90 comme discipline à part entière, n'a pas encore, à notre avis, d'existence réelle dans la pratique des revues et magazines littéraires, ni dans les périodiques traductologiques où, souvent, la traduction littéraire trouve déjà une place bien mince. Mais devant une pratique de la traduction croissante, imposée par le marché éditorial, devant une qualité des traductions non pas toujours très bonne, il se pose de plus en plus le problème d'une évaluation des traductions, d'une critique « productive » ou « constructive », qui puisse contribuer à l'amélioration des traductions futures.

Dans la plupart des cas, la production éditoriale contient plus de titres de textes traduits que d'originaux, un lecteur moyen lit dans sa vie plus d'œuvres traduites que d'originales. Et, malgré cela, la critique littéraire des œuvres autochtones ou étrangères a une grande ampleur, tandis que celle qui juge les traductions en tant que processus traduisant et produit traduit est plutôt rare. La réflexion traductologique en donne quelques repères et illustrations, propose quelques pistes mais ne va pas plus loin.

En échange, on trouve autour et en marge de cette discipline, pas encore vraiment constituée, une série de formes et pratiques d'analyse et d'évaluation du texte traduit, confronté à l'original et à d'autres versions, du genre « commentaire », lié au domaine didactique, « chronique », liée à la presse littéraire, « essai », lié à la théorie non institutionnalisée, qui préparent le terrain pour son développement. Un exemple comme celui d'Henri Meschonnic, qui pratique avec ferveur une virulente critique des traductions, ne peut pas être ignoré (Meschonnic 1999). Par certaines « analyses », « monographies », « exégèses » et « études », qui sont, à l'origine, des thèses de doctorat, des travaux et actes de colloques, la critique des traductions est pratiquée et approfondie du côté de l'université.

Dans notre communication, nous nous proposons une analyse de quelques pratiques en marge de la critique des traductions dans l'espace roumain et francophone, en milieu universitaire et littéraire, nous donnant pour but d'éclairer ce phénomène important et (dé)valorisant pour la traduction et le traducteur.

BDD-V5279 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

Et pour cela nous allons commencer par formuler quelques questions concernant l'auteur et le destinataire de cette critique, son but, ses modèles, ses formes, sa dissémination, le contexte de son développement, avec l'espoir de formuler les bonnes questions.

Si le but principal de la critique littéraire des œuvres originales, accueillie par la presse littéraire, est de porter un jugement de valeur mais aussi d'orienter et d'aider le lecteur dans ses choix et moins d'améliorer le style et l'écriture d'un écrivain, la critique « productive » des traductions semble avoir comme but principal d'améliorer une traduction future du même ouvrage – ce qu'on appelle une retraduction – ou d'améliorer dans l'avenir l'activité traduisante du traducteur. Mais elle est plus que la critique du traducteur et de ses compétences linguistiques, ses talents et don littéraires, elle est également critique d'une mentalité sur la traduction, d'une vision éditoriale, de l'évolution d'une langue, d'un contexte culturel accueillant ou non etc.

Comme Antoine Berman le dit dans son ouvrage militant dans ce sens, le but général en serait d'« énoncer les principes d'une retraduction de l'œuvre concernée », de « préparer le plus rigoureusement possible l'espace de jeu de la retraduction ». (Berman 1995, 97)

Il est difficile d'apprécier dans quelle mesure le lecteur non spécialiste est aidé dans ses choix de lecture des textes traduits par la critique des traductions déjà très rare dans la presse littéraire et dans quelle mesure une analyse « technique », de spécialité, d'une version, publiée dans la presse traductologique universitaire, lui soit vraiment accessible, l'attire et l'intéresse. À la question « Dans quel type de publication faut-il accueillir la critique des traductions ?», la réponse semble aller du côté de la presse littéraire qui juge, évalue, hiérarchise aussi les œuvres originales et qui comporte souvent des rubriques du genre « Critiques – livres étrangers », « Domaine étranger », « Chronique des traductions », « Méridiens », etc.

Dans de telles publications, ces formes, même atténuées et pas très rigoureuses, de critique des traductions se trouvent dans un contexte favorable et ont assuré une bonne dissémination auprès d'un public, en général, cultivé mais assez restreint.

En ce qui concerne la dissémination, on ne peut pas laisser complètement de côté les émissions de radio et de télévision qui ont comme objet les livres en général et moins la traduction en tant que manière de traduire, mais où les livres traduits trouvent leur place. Elles s'adressent,

BDD-V5279 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

sans doute, à un public plus large et plus pressé que celui de la presse littéraire.

Le problème plus récent des blogues, où l'on peut trouver des commentaires et allusions à des traductions et à la manière de traduire est à prendre en compte avec la réserve que là nous avons affaire à une forte subjectivité et, en général, à un manque de systématisation + systématicité.

En revenant à la réflexion traductologique, plusieurs noms et idées sont à retenir.

Dans son ouvrage sur les possibilités et les limites de la critique des traductions, Katharina Reiss (2002) parle tantôt de « critique constructive des traductions » (18), tantôt de « l'objectivité» et de la « pertinence » de cette critique (18). Pour elle, la critique des traductions doit « constater objectivement […] si la traduction restitue pleinement en langue-cible le contenu du texte-source » (18) ; la traductologue allemande réclame dans l'esprit d'une critique *constructive* que les « critiques ponctuelles des choix faits par le traducteur soient assorties d'une contre-proposition » (18). Et, comme trop souvent, la tendance dans le jugement des traductions est d'en relever les fautes, Reiss exige de la part d'une critique fondée sur la comparaison avec l'original la mise en lumière des bonnes solutions et la motivation convaincante des appréciations, fondées sur des « critères solides et objectifs » (31).

Pour elle, le véritable traducteur se doit de transmettre en langue-cible le vouloir-dire de l'auteur « de manière vivante et naturelle » de réaliser ce qu'on appelle une « traduction normale », c'est-à-dire « l'opération par laquelle on tente d'élaborer en langue-cible un texte équivalent au texte-source *sans rien retrancher, sans rien ajouter ni distordre* » (33, nous soulignons).

En ce qui concerne l'idée d'une « critique objective », Reiss la comprend comme la critique qui refuse l'arbitraire des appréciations et est pratiquée par quelqu'un qui a le devoir « d'expliciter les raisons de toute appréciation, positive ou négative, et d'étayer son propos par des exemples » (16). Sur ce dernier point, la traductologue allemande insiste sur la nécessite d'assortir la critique négative d'une proposition de solution meilleure.

Pour pouvoir parler d'une « critique pertinente des traductions » (79), Reiss exige des critères objectifs et une nette distinction entre critique des textes et critique des traductions. Mais, selon sa vision de la traduction, où le but, le « skopos » est déterminant, cette armature de normes et principes sera, en fait, modulée en fonction du but et du destinataire de la

BDD-V5279 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

traduction et selon le type de texte ; un texte pour la jeunesse sera, croit Katharina Reiss, plus facilement adapté lors de sa traduction qu'un texte proprement littéraire ou expressif et le critique doit en tenir compte et juger la traduction en fonction de son but. Une telle vision sur la critique des traductions pourrait être considérée avec des réserves, car la règle d'or du traduire, énoncée au début de l'ouvrage – « sans rien retrancher, sans rien ajouter ni distordre » (33) – semble ne plus fonctionner dans certains cas, où le but de vulgariser ou abréger un ouvrage permet des modifications d'omission, ajout ou distorsion, plus ou moins importantes.

Dans certains de ses ouvrages, études et articles, Michel Ballard propose de brillantes et pertinentes « analyses » de traduction qui s'inspirent de l'ancien « commentaire » de texte (Ballard 2007), tout en le dépassant. Le traductologue d'Arras ne croit pas au travail brouillon, instinctif et propose que la traduction soit accompagnée d'un « travail préparatoire d'exposition, de décomposition et d'analyse » (7) où la théorie et les règles du jeu trouvent leur place et contribuent à une analyse intelligente :

> Ce n'est pas la seule pratique instinctive de la traduction qui peut y parvenir, il faut objectiver des processus, prendre conscience des différences, les identifier, les nommer. C'est par la nomination, par l'utilisation d'une terminologie spécifique, que l'on comprend et assimile un objet de connaissance et une pratique. (2007, 7)

Ailleurs, l'intérêt de Ballard (2004) se porte sur le binôme correct / incorrect, qui exprime bien la tension entre les critères d'acceptabilité de la traduction et constitue le bon point de départ pour des analyses de textes traduits. En étudiant des phénomènes liées au décalage de l'équivalence, Ballard s'interroge si pour tel effacement ou tel étoffement on doit critiquer la traduction, la juger fautive ou, au contraire, prendre en compte le caractère idiomatique obtenu par des décalages justifiés ou justifiables. Les critères fondamentaux pour en juger restent le sens et les effets de style et, de plus en plus souvent aujourd'hui, le fait de solliciter les « capacités d'accueil » de la langue d'arrivée (Ballard 2004, 17), ce que Jean-René Ladmiral nomme quelque part, les « possibles latents qui sommeillent encore captifs dans le jardin intérieur des possibles de la langue » (2000, 15).

Dans son ouvrage, déjà évoqué comme un point de repère incontournable, Berman s'attaque à l'idée préconçue que la critique des traductions « semble signifier seulement l'évaluation négative d'une

BDD-V5279 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

traduction », qu'elle semble destinée surtout à « révéler de graves changements de registres, bref, des processus de perte » pour attirer l'attention que : « Cela renvoie, bien au-delà de la traduction, à une dualité inscrite dans la structure même de l'acte critique. Jamais on ne pourra évacuer de cet acte toute négativité. » (1995, 38).

Pour atténuer ce préjugé et nuancer une possible perception sur la critique, il invoque l'idée de Friedrich Schlegel, le père fondateur de la critique moderne, qui réserve le mot « critique » à l'analyse des œuvres de « qualité » et emploie celui de « caractéristique » pour l'étude et évaluation des œuvres médiocres ou mauvaises et constitue de la sorte un bon modèle à suivre (1995, 38).

Le plaidoyer de Berman en faveur de la « positivité » dans et de la critique littéraire, qui s'étend également sur celle des traductions est bien convaincant, lorsqu'il soutient que les œuvres ont besoin de critique pour « se communiquer, pour se manifester, pour s'accomplir et se perpétuer », que, tout simplement, elles ont besoin « du miroir de la critique » (1995, 39).

Un autre argument pertinent apporté par Berman pour soutenir l'idée de la nécessité d'une critique des traductions est leur parenté structurelle, car toute traduction suppose une lecture, une distanciation, un regard critique de l'original : « *La critique d'une traduction est donc celle d'un texte qui, lui-même, résulte d'un travail d'ordre critique.* » (1995, 41) [l'auteur souligne]. Cet aspect critique de la traduction est plus appuyé encore lorsque la traduction est re-traduction, car, dans ce cas, elle est implicitement ou non « critique » des traductions précédentes parce qu'elle les « révèle » comme traductions d'une certaine époque, d'un certain état de la littérature, de la langue, de la culture, mais elle peut aussi attester qu'elles sont soit déficientes, soit caduques.

Passant en revue les diverses formes d'analyse, ponctuelle ou globale, du texte traduit, les formes de jugements portés sur la traduction, Berman (1995, 43-63) arrive à la conclusion qu'elles manquent de méthode et de forme spécifique et que, en général, ces formes sont intégrées à l'histoire de la littérature, à son étude et ne forment pas une discipline à part entière. Il propose son esquisse de méthode pour une critique des traductions qu'il illustre ensuite par son analyse sur un poème de John Donne. Dans son esquisse d'une méthode, Antoine Berman (1995, 64), propose comme première étape la lecture et la relecture de la traduction, suivies des lectures de l'original. Une autre étape serait de se renseigner sur le traducteur (s'il est français ou étranger, s'il exerce le métier de traducteur ou a un autre métier, s'il est aussi auteur, s'il est bilingue, s'il est

BDD-V5279 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

polytraducteur, quels sont les ouvrages qu'il a déjà traduits, s'il a écrit sur les ouvres traduites, s'il a écrit sur sa pratique de traducteur. Dans cette esquisse de méthode entre également la connaissance de la position traductive – sorte de compromis entre la pulsion de traduire, la tâche de la traduction, la manière dont le traducteur internalise le discours ambiant sur le traduire – le projet de traduction et l'horizon du traducteur. Si le projet de traduction concerne le mode de traduire – anthologie ou recueil entier, édition bilingue ou monolingue, édition avec ou sans paratexte – l'horizon du traducteur concerne les paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui déterminent le sentir, l'agir et le penser du traducteur.

L'étape décisive reste pour Berman l'étape concrète de la confrontation de l'original et de sa traduction ; elle doit opérer sur plusieurs modes : confrontation des passages sélectionnés dans l'original avec le « rendu » de la traduction, la confrontation inverse entre des zones textuelles problématiques ou accomplies de la traduction avec l'original, confrontation avec d'autres traductions et confrontation de la traduction avec son projet.

L'évaluation de la traduction va se faire en termes de poétique – le traducteur doit réaliser un travail textuel et produire une œuvre véritable – et éthique – le traducteur doit respecter l'original.

Mais ce que Berman nous propose est une analyse de spécialiste, adressée d'abord aux spécialistes, et moins, à notre avis, aux traducteurs-praticiens et moins encore au lecteur d'œuvres étrangères. La critique des traductions, publiable dans la presse littéraire, ce qu'on appelle une critique d'accueil, ne peut pas être si fouillée, si étendue, si spécialisée.

Dans un ouvrage de synthèse comme celui de Michaël Oustinoff (2007) sur la traduction, la critique a sa place, restreinte comme dans la pratique et les 3-4 pages qui lui sont dédiées suivent les idées de Berman et de Meschonnic : « Meschonnic parle de "traduction-texte" : comme il existe une critique des textes, il doit y avoir une critique des traductions. » (2007, 63). Oustinoff (2007, 63-65) reconnaît la nécessité d'une critique et son rôle de trier et d'ordonner devant la masse colossale des traductions, en commençant déjà par le XIX^{e} siècle et illustre l'existence de la critique par quelques exemples récents, dont les articles sur les nombreuses traductions et trahisons de Stendhal en Chine. C'est l'occasion pour l'auteur de mettre en relation le phénomène de la retraduction et la critique des traductions, d'évoquer le débat à l'échelle nationale, provoqué en France par la traduction « radicalement nouvelle » de Dostoïevski par André Markowicz (65).

BDD-V5279 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

Vue à travers la « critique journalistique », présente dans la presse littéraire, la situation de la critique des traductions n'est pas très confortable.

Dans *Magazine littéraire,* la rubrique « Critiques » couvre le domaine français et le domaine étranger où il n'y a aucune référence à la manière dont l'ouvrage est traduit ; dans des publications comme *Lire* et *La quinzaine littéraire*, le traduire et le traducteur sont également absents, invisibles ou transparents.

Dans la presse littéraire roumaine, la même situation : *România literară*, *Observatorul cultural* accueillent des comptes rendus et articles sur « le livre étranger », « la littérature étrangère », « les traductions », qui s'intéressent, en fait, à l'œuvre originale, sans faire des références à la manière dont elle a été traduite ou avec des références minimes du genre « bonne », « excellente traduction » ou « mauvaise », « pleine de calques » « maladroite », ou bien « réussie », « fluente ».

Une seule exception, pendant quelques années, Radu Paraschivescu, essayiste, écrivain, éditeur et traducteur a réalisé une « Cronica traducerilor » [Chronique des traductions] dans le magazine littéraire *Idei in dialog* [Idées en dialogue] en proposant une « critique journalistique », très pertinente, des livres étrangers traduits en roumain du français, de l'anglais, de l'espagnol, du russe, du turc, du finlandais etc.

Comme de telles pratiques se trouvent dans l'entourage de la critique méthodique, scientifique, universitaire, elles méritent notre attention. Voyons dans ce sens le projet de Radu Paraschivescu, qui pendant trois ans a réussi à assurer cette rubrique de critique des traductions, appuyée sur une riche expérience de traducteur et éditeur.

Le projet a été ambitieux : « […] *Idées en dialogues*, où je soutiens une chronique des traductions, fait ambitieux d'un seul point de vue : jusqu'à présent, il n'y a pas eu quelque chose de semblable. »[1] (Ghinea 2005, référence – nous traduisons)

Par sa chronique, le praticien et éditeur voulait justement rendre justice à la traduction et aux traducteurs qui font vivre en leur langue maternelle des œuvres venant d'autres langues et cultures :

> En général, on ne parlait pas du tout de la traduction ou on en parlait lorsqu'il s'agissait d'une traduction complètement mauvaise. J'essaie maintenant de faire un « boulot » purement technique sur le plan de la

[1] « […] *Idei in dialog,* unde susțin o cronică a traducerilor, ceea ce este ambițios dintr-un singur punct de vedere: până acum nu a mai existat aşa ceva ».

BDD-V5279 © 2010 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

> traduction, j'essaie de démonter le texte et de voir ce qui est bien et moins bien dans la manière dont la traduction a été faite. Je ne propose pas de recette, je ne veux pas éveiller des animosités parmi les traducteurs […] Je veux lancer de nouveaux noms, ceux qui méritent d'être crédités, je veux tempérer le toupet de ceux qui ne connaissent pas leurs limites et collaborent d'une façon gênante avec l'auteur, je veux proposer une sorte de chronique de la traduction et seulement de la traduction d'un livre. Je constate avec plaisir que ma démarche produit des effets, parce que j'ai parlé avec des universitaires de Bucarest qui emploient déjà mes textes pour les remarques concernant la manière de traduire, qui les donnent en exemple pour la manière de faire une chronique de la traduction.[2] (Ghinea 2005, référence – nous traduisons)

Sa vision était mixte et ses considérations concernaient à la fois l'œuvre étrangère et la compétence du traducteur. Radu Paraschivescu s'arrêtait justement sur des traits de style, difficiles à rendre, et illustrait l'art du traducteur par des extraits. Il n'y avait pas dans ses chroniques d'allusion ou de renvois à l'original ou de comparaison entre l'original et le texte traduit.

De façon beaucoup plus sporadique mais toute aussi pertinente, la traductrice, essayiste, poète, traductologue et professeur Irina Mavrodin signe dans le journaux *România literară, Pro-Saeculum* ou *Convorbiri literare* une « Chronique des traductions », intitulée telle quelle ou non, dédiée aux parutions exceptionnelles où elle juge et évalue la manière dont la traduction a été élaborée, évaluation faite avec les critères du praticien et du traductologue, appuyée également sur une riche expérience éditoriale de « réviseur » mais formulée plutôt de manière essayiste. Elle a écrit ainsi sur les traductions faites par Miron Kiropol de la poésie française de la Renaissance, sur les versions en français de ce dernier pour la poésie d'Eminescu et de Bacovia, sur la version roumaine pour *Salammbô* donnée

[2] În general, de traducere nu se pomenea aproape deloc sau se pomenea atunci când era vorba de o traducere scandalos de proastă. Acum însă, eu încerc să fac o „şurubărie" pur tehnică în planul traducerii, încerc să demontez textul şi să văd ce este bine şi mai puțin bine în felul în care a fost el tălmăcit. Nu prescriu rețete, nu vreau să stârnesc animozități în breaslă […]. Vreau să lansez nişte nume noi de traducători, cei care merită giraţi, vreau să tai din „moț" celor care nu-şi cunosc limitele şi care colaborează nepermis, stânjenitor, cu autorul, vreau să încheg un soi de cronică a traducerii şi doar a traducerii unei cărți. Constat cu plăcere că are efect acest demers, pentru că am vorbit cu universitari din Bucureşti care deja folosesc texte de acolo pentru observații în câmpul traducerii, care deja dau exemple din modul în care se face o cronică a traducerii.

BDD-V5279 © 2010 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

par Alexandru Hodoş, sur sa manière de réviser sa propre version de Proust, etc.

Irina Mavrodin a écrit avec beaucoup d'enthousiasme sur le volume *Poeți francezi din secolul al XVI-lea* [Poètes français du XVIe Siècle], Prezentare şi traducere [Présentation et traduction], Editura Albatros, 2000, comprenant des textes de Clément Marot, Maurice Scève, Arion, Délie, Pernette du Guillet, Louise Labé, Pontus de Tyard, Joachim du Bellay, Pierre de Ronsard, rendus avec grand art par Kiropol qui provoque chez le lecteur un effet égal à celui de l'original :

> […] j'eu le souffle coupé devant une exceptionnelle traduction de poésie ancienne, avec de terribles exigences tenant d'un lexique et d'une syntaxe archaïsantes, de formes prosodiques fixes mais qui était devenue, en même temps, tel qu'il arrive à toute traduction exceptionnelle – un monument de langue et de poésie roumaine. (2001, 24 – nous traduisons) [3]

Adepte de la traduction littérale, lorsque le texte et la parenté des langues le permet comme une bonne solution, Irina Mavrodin défend l'idée de la visibilité ou au moins de la trace de l'original dans la traduction, notamment dans le cas du texte poétique, performance rare réalisée par les seuls grands traducteurs. « L'original était là, on sentait son cœur battre, mais tout aussi vivante était la présence de la nouvelle parole poétique roumaine, liée à la parole française mais en même temps autarchique, existant comme une œuvre en soi. » (nous traduisons).[4]

On a affaire dans ces cas à une nouvelle cohérence dans la langue-cible, repérable à tous les niveaux du texte, qui égale la cohérence même de l'œuvre originale.

Au cas de la traduction en français d'un poète roumain comme Bacovia, Irina Mavrodin (2001, 20) remarque avec justesse que le même grand traducteur Miron Kiropol a fait preuve d'un « instinct poétique de grandes finesse et précision » et a bien su jouer avec ce quelque chose d'inconnu et de nouveau pour le lecteur étranger et ce quelque chose de connu et familier pour lui, sans permettre l'assimilation de la tonalité

[3]« …am simțit cum mi se taie răsuflarea: eram în fața unei excepționale traduceri de poezie veche, cu teribile exigențe legate de un lexic şi o sintaxă arhaizante, de forme prozodice fixe, şi care devenise totodată – aşa cum se întâmplă cu orice traducere excepțională – un monument de limbă şi de poezie română. »

[4]« Originalul era acolo, îi simțeai bătăile inimii, dar nu mai puțin vie era şi prezența noii rostiri poetice româneşti, legată de cea franceză şi totodată autarhică, existând ca operă în sine. »

BDD-V5279 © 2010 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

bacovienne à une tonalité poétique déjà existante en la poésie française, en pratiquant des dissonances, des discontinuités, certaines distorsions de syntaxe et de rythme propres au poète roumain, sans tomber dans le piège d'une versification facile.

Dans d'autres articles (2007, 1), la traductrice pratique une critique des traductions plus ponctuelle pour relever des fioritures et contresens dans la version roumaine d'Alexandru Hodoş pour le roman flaubertien, *Salammbô,* pour lequel elle donne une nouvelle traduction, une retraduction au sens restreint du terme. En identifiant dans cette version, considérée lors de sa publication une grande réussite, à travers un travail de comparaison avec l'original, des omissions, des explicitations, des ajouts, des fioritures et des contresens et une véritable répulsion envers les néologismes, Irina Mavrodin fait également le procès de la chronique des traductions, dont les auteurs se contentent en général de la lecture du texte traduit sans le comparer avec l'original, d'une impression superficielle résumée par « ça sonne bien », « ça sonne mal » et qui proposent un commentaire libre sur l'auteur et le texte et non pas une analyse de la traduction.

Si des praticiens-théoriciens comme Irina Mavrodin et Radu Paraschivescu descendent dans l'arène journalistique pour faire l'analyse et la critique des traductions, un essayiste, poète et traducteur comme Ştefan Augustin Doinaş (1974) le fait plus discrètement dans ses essais.

Ainsi, dans son ouvrage intitulé *Orfeu sau tentaţia realului* [Orphée ou la tentation du réel], dans la partie « Fragmente teoretice» [Fragments théoriques], il publie un très intéressant essai, « Traducerea ca re-creare a operei » [La traduction en tant que re-création de l'œuvre], où il fait connaître sa position de praticien, poète à part entière, qui sent le besoin de théoriser, de réagir, de réfléchir sur le traduire, même si de façon non-systématique (le titre « Fragments » en est éloquent dans ce sens).

Le poète traducteur qui a mis plus de vingt ans pour rendre en roumain *La Jeune Parque* de Valéry réagit à la traduction en prose de la poésie, même si elle est faite par des monstres sacrés. Selon Doinaş, traduire un sonnet, forme fixe par excellence, en négligeant sa prosodie spécifique, c'est trahir une certaine structure littéraire, c'est trahir justement la littérarité ; dans le même esprit, traduire une poésie en prose dénote une évidente absence de sensibilité artistique vis à vis de son ineffable.

Avec de tels arguments Doinaş « critique » les traductions en prose de Baudelaire et Mallarmé pour les poèmes de Poe et ne les considère pas des traductions dans le vrai sens du mot : elles constituent une invitation à l'original, elles suggèrent au lecteur français ce que pourraient être les

BDD-V5279 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

poèmes de Poe, mais ne les re-créent pas dans l'espace culturel de la langue française.

Leur attitude exprime, sans doute, un grand scepticisme envers les possibilités de la traduction poétique et néglige le fait que l'espace culturel d'une langue est un « terrain de virtualités » (p. 25) et qu'au moins pour les langues ayant la même origine ou une assez proche il n'y a pas de forme littéraire qui ne puisse être transportée d'une langue à l'autre.

Traduire Poe, soutient le traducteur-poète-essayiste, ne signifie pas nécessairement imiter au plus près sa versification, mais réaliser dans la langue traduisante la même différence d'expression, le même effort d'individualisation que Poe a réalisé dans sa langue maternelle.

Ces quelques exemples tirés de la presse littéraire, de la réflexion traductologique ou universitaire, de l'essai, nous montrent que ces pratiques placées sous le signe du non-systématique, du manque de méthode rigoureuse, du mélange original / traduction, marquées, en général par la personnalité, l'expérience et la formation de leur auteur constituent une forme de critique des traductions, critiquée et critiquable mais tout aussi nécessaire, justifiée et justifiable.

La situation déplorée par Irina Mavrodin, concernant l'absence et la superficialité des chroniques des traductions, situation valable en 1967, année de la parution de la version de Hodoş, en 2007, année de la rédaction de l'article par Irina Mavrodin, n'a pas beaucoup changé et dans ce cas il importe d'inventorier même des articles sporadiques et des commentaires, analyses et réflexions qui se trouvent en marge de la critique scientifique, technique de la traduction, tout en lui assurant un terrain favorable pour son émergence réelle. Si l'histoire de la traduction, assez mince elle aussi, a réussi finalement à faire reconnaître ses lettres de noblesse générique, tout en se trouvant dans un grand décalage par rapport à l'histoire de la littérature, la critique des traductions, marquée pour ne pas dire stigmatisée par sa double secondarité, met du temps à se faire reconnaître comme genre à part entière et pour cela toute bribe, tout fragment se trouvant dans son entourage mérite attention et intérêt.

Références bibliographiques

Ballard, Michel. *Le commentaire de traduction anglaise*. Paris : Armand Colin, 2007.
Ballard, Michel. « Les décalages de l'équivalence ». In : Michel Ballard et Lance Hewson (éds.). *Correct / Incorrect*. Arras : Artois Presses Université, 2004 : 17-33.
Berman, Antoine. *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard, 1995.

BDD-V5279 © 2010 Editura Universităţii de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)

Doinaş, Ştefan Augustin. « Traducerea ca re-creare a operei ». In : *Orfeu sau tentația realului*. Bucureşti : Editura Eminescu, 1974.
Constantinescu, Muguraş. « Bătălia cîştigată de Patrick Rambaud ». *România literară*. 31 (2001) : 20.
Constantinescu, Muguraş. « Un roman de Yann Apperry ». *România literară*. 48 (2001) : 22.
Ghinea, Nouras Cristian. « Este foarte greu să fii scriitor între două cărți traduse ». Interviu cu scriitorul şi traducătorul Radu Paraschivescu, purtător de cuvânt al editurii Humanitas. [En ligne]. Mis en ligne le 22 mars 2005. URL : http://www.poezie.ro/index.php/article/111793/index.html. (Consulté le 6 septembre 2007).
Ladmiral, Jean-René. « Sourciers et ciblistes ». *Traduire*. 184-185 (2000) : 7-27.
Mavrodin, Irina. « Ce sărbătoare, sub semnul poeziei ... ». *România literară.* 38 (2001).
Mavrodin, Irina. « Când frumusețea o contemplu-n tine ... ». *România literară.* 24 (2001) : 23.
Mavrodin, Irina. « Înfloriturişi contrasensuri ». *Pro Saeculum* 1 (2007).
Meschonnic, Henri. *Poétique du texte traduit.* Paris : Verdier, 1999.
Oustinoff, Michaël. *La traduction.* Paris : PUF, « Que sais-je ? », 2007.
Paraschivescu, Radu. « Cronica traducerilor ». *Idei în dialog* URL *:* www.ideiindialog.ro
Reiss, Katharina. *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites.* Traduit de l'allemand par Catherine Bocquet. Arras : Artois Presses Université, 2002.

BDD-V5279 © 2010 Editura Universității de Vest
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 05:07:05 UTC)